

# Monachisme d'Aquilée:

## le côté illyrien – méconnu – de Saint Martin

Je voudrais parler ici de Martin à la lumière d'une perspective historiographique inhabituelle, qui réévalue ses origines, enracinées dans la région missionnaire d'Aquilée, où, dès la deuxième moitié du III<sup>e</sup> siècle, on peut bien démontrer – avant tout par le témoignage de Victorin de Ptuj, ensuite par beaucoup d'autres sources éparpillées – l'originel essor d'expériences pré-monastiques, entreprises en vue d'un martyr menacé et attendu. J'ai déjà eu l'occasion de traiter ceci dans plusieurs de mes articles, en passant au crible l'œuvre de Sulpice Sévère, ainsi que les auteurs de l'Aquilée chrétienne – *Actes* des martyrs en particulier – afin de mettre en lumière les indices cachés qui peuvent relier Martin et la formation de sa spiritualité au contexte culturel de nos régions italiennes-illyriennes: par exemple, ses conceptions eschatologiques, lesquelles, comme elles sont décrites par Sulpice, renvoient *recto tramite* à l'eschatologie illustrée par Victorin de *Poetovio*. Maintenant, toutefois, je désire attirer notre attention sur l'aperçu des origines monastiques en Occident – et donc de la figure de St. Martin – élaboré par l'historien grec-palestinien Sozomène: ce morceau de son *Histoire Ecclésiastique*, écrite à Constantinople probablement pendant les années 440-443, pourrait en effet acquérir – bien que d'habitude négligé, sinon ignoré, comme s'il était un document d'une triviale dépendance de Sulpice – une signification d'ensemble nouvelle et plus digne d'appréciation historiographique qu'auparavant.

Sozomène, en fait, dans son aperçu sur le premier monachisme chrétien, après avoir rappelé l'Égypte avec le grand Antoine, les deux Macaire, Pacôme et d'autres ermites célèbres, puis Hilarion avec les premiers ascètes de Palestine, Julien d'Edesse en Syrie et Eustathe de Sébaste dans le Pont, précise enfin que, toutefois,

«les Thraces, les Illyriens, et ceux qui habitent ce que l'on appelle Europe, bien qu'ils ne connaissent pas encore (*apéiratoi*) les cohabitations monastiques (*synoikiôn*), n'étaient pas entièrement dépourvus d'hommes consacrés à l'ascèse (*philosóphôn andrôn*). En fait, il était connu parmi eux Martin, originaire de *Sabaria* de Pannonie et personne de famille distinguée: celui-ci, après une brillante carrière dans l'armée, avait atteint le grade de

tribun militaire (*syntagmatárkhēs*); à ce point, toutefois, il préféra les choses de Dieu et il se mit à suivre la vie des ascètes (*tòn philosóphon bíon*). Il en passa le début (*diétribe dè tà prôta*) auprès des Illyriens: cependant, puisqu'il avait pu vérifier, dans sa lutte acharnée pour l'orthodoxie (*hypèr toû dógmatos*), que certains évêques de la région [illyrienne] partageaient la doctrine d'Arius, après avoir été menacé et souvent battu en public, il fut expulsé de là et, une fois arrivé à Milan, il y mena une vie retirée».

(Il faut peut-être rappeler qu'Arius avait été exilé par Constantin en Illyrie et justement la seule preuve archéologique d'une référence directe à Arius semble provenir de l'ancienne région Valeria (Pannonie orientale) – Kisdorog, dans la Comté de Tolna - sous la forme d'une incision sur tuile funéraire de son nom sur le dessin d'une figure en habits sacerdotaux [E. TÓTH, *Pannonia Christiana*, «The New Hungarian Quarterly» 32 (1991), nr. 123, 86; image reproduite dans G. AIGNER, *Szent Márton és Savaria Führer zur Ausstellung des Besucherzentrums Sankt Martin à Szombathely*, Szombathely 2007. p. 25]; le vif exemple d'une altercation entre un fidèle nicéen et un évêque arien en Illyrie est évidemment prêté par l'*Altercatio Heracliani laici cum Germinio episcopo Sirmiensi*).

«Cependant il dut battre en retraite de là aussi, tourmenté par l'évêque local Auxence, puisque même celui-là n'était pas favorable à la foi de ceux qui s'étaient réunis à Nicée.

Ainsi [Martin], pendant quelque temps, se contentant de racines de plantes [cf. SULP. SEV. *Vita Martini*, 6,5: ...*aliquandiu radicibus vixit herbarum*], vécut dans une île appelée *Gallinaria*: cette-ci est petite et inhabitée, située dans la mer Tyrrhénienne. Un peu plus tard, on confia à Martin la tâche d'évêque de l'Église à Terracina [*tèn en Tarrakínais ekklḗsían*): et l'on raconte qu'il parvint à un tel pouvoir d'opérer des miracles (*thaumatourgías*) qu'on le croit même capable d'avoir ressuscité un mort et accompli d'autres signes non inférieurs à ceux qui avaient été faits par les apôtres.

Nous avons également appris que, dans ces régions soumises aux Romains, au cours de la même période il y vécut Hilaire, un homme admirable par sa vie et sa doctrine, qui partagea avec Martin l'exil à cause de son zèle pour l'orthodoxie. Voilà donc, quant aux hommes qui à ce moment-là vivaient dans l'ascèse (*ephilosóphoun*) selon la piété authentique et en harmonie avec les constitutions (*thesmối*) de l'Église, ce que j'ai appris, tel quel je l'ai écrit (SOZOM. *Hist. Eccl.*, III 14,38-40)».

Sozomène, même si par la brièveté exigée d'une esquisse biographique insérée dans un contexte d'histoire générale, se démontre pas moins informé que Sulpice sur la première partie de la vie de Martin, c'est-à-dire à propos des origines de sa famille, de

ses débuts monastiques en Illyrie et de son opposition militante à l'arianisme dans celle que – dans la *Vita Martini* – il appelle 'ma patrie': en proportion, toutefois, la *Vita Martini* réservait à ces événements une place très limitée, correspondante aux seuls chapitres 1 et 6...

Peut-être qu'il n'est pas nécessaire de soutenir que Sozomène ignorait complètement l'œuvre de Sulpice Sévère: son ami Postumien (autre disciple de Martin) l'avait déjà divulguée de quelque façon entre l'Égypte et la Palestine, où il avait rendu visite à Jérôme, au début du même siècle IV. Mais, quant à la caractérisation tout à fait 'illyrienne' imprimée par Sozomène au personnage de Martin, on peut bien avancer l'hypothèse vraisemblable que l'historien grec-palestinien ait puisé presque exclusivement à des sources sur Martin qui s'étaient sédimentées de manière indépendante et immédiate justement dans leur environnement illyrien (- italique) et par conséquent répandues en Orient, avant même les développements gaulois de la longue existence de Martin. Sulpice aussi aurait pu se référer donc à ces premières sources, pour compléter les informations fournies par Martin en personne: ainsi, par exemple, on pourrait trouver la preuve d'une source commune à Sulpice et à Sozomène dans le renseignement concernant le régime de vie austère suivi par l'ermite à *Gallinaria*: cette notice, dans Sozomène, quoiqu'en coïncidence littérale avec le récit de Sulpice, cependant n'apparaît pas comme une citation directe de ce dernier; également, la précision sur le caractère volontaire de cette retraite est mieux souligné par Sozomène; en outre, l'historien grec semble disposer d'informations géographiques supplémentaires sur l'île ligurienne, parce qu'il précise davantage qu'«elle est petite et inhabitée, située dans la mer Tyrrhénienne»...

Donc, si l'on peut penser à une source commune et ainsi éviter à Sozomène la banale dépendance de Sulpice, il ne peut pas sembler étrange, alors, que la section gauloise de la biographie martinienne soit évidemment ignorée par Sozomène, qui, de son côté, résume en deux seules brèves phrases le déroulement biographique successif de Martin, occupant au contraire dans la *Vie sulpicienne* vingt et un chapitres (7-27). Mais comment expliquer en Sozomène la bizarre identification du siège épiscopal de Martin avec celui de la fameuse ville latiale de *Tarracinae*? On pourrait supposer que Sozomène eût reçu le nom déjà corrompu dans une source grecque, ou eût interprété ou transcrit de façon erronée une expression latine du type *Turonica* (*civitas, ecclesia...*), ainsi tombant dans une *lectio facilior*: ça serait toutefois une preuve supplémentaire du fait que Sozomène ignorait presque complètement les développements gaulois de la vie

de St. Martin, de sorte que le souvenir de St. Hilaire, en effet, est placé en simple adjointe synchronique, c'est-à-dire sans qu'on puisse en déduire une relation personnelle et significative de l'évêque de Poitiers avec Martin. Sozomène, en fait, ignorait que c'était en Gaule que Martin avait posé les plus importantes de ses fondations monastiques et puis accompli ses exploits épiscopaux.

L'évidence de ces données comporte ainsi l'impression que la disparité économique entre la *Vita Martini* sulpicienne et le profil biographique de Martin esquissé par Sozomène dépende en ce dernier d'une caractérisation «illyrienne» – et accessoirement «italienne» – du personnage de Martin, laquelle dérivait de traditions autonomes, vraisemblablement originaires de l'Illyrie occidentale même, que Sozomène reçut sans avertir la nécessité, ou l'intérêt, d'y intégrer des informations complémentaires; d'ailleurs, cela pouvait suffire à qui – historien grec de l'Église universelle, – voulait manifester sa conscience de l'importance cruciale de l'Illyrie dans les relations entre l'Orient et l'Occident au cours de la controverse arienne, à laquelle surtout il visait. Sozomène, de toute façon, même à propos de l'ermite palestinien Hilarion, ne montre pas de la dépendance mécanique à l'égard de la source qui semblerait en ce cas obligatoire, c'est-à-dire la *Vita Hilarionis* écrite par Jérôme; également, Rufin et Jérôme ont pu obtenir des renseignements ultérieurs sur Antoine qu'on ne lit pas dans la *Vita Antoni* d'Athanase (voir RUF. *AQUIL. Hist. Eccl.*, 2[11],7 e HIER. *Ep.*, 68,2).

L'important, d'ailleurs, est que l'universalité catholique de la sainteté de Martin a été confirmée par la piété de l'Église byzantine avec l'institution, le 10 novembre, de la mémoire d'un moine-évêque Martin vénéré en exacte corrélation avec le profil «illyrien» que la notice biographique de Sozomène vulgarisait parmi les savants: celle-ci, en effet, a été reçue par les livres liturgiques dans la forme d'un résumé en dépendance strictement littérale de Sozomène, car évidemment on y avait retrouvé tout ce qu'en Orient on croyait savoir au sujet d'un tel St. Martin.

Cela semble prouvé par la réaction des livres liturgiques à une postérieure connaissance des traditions gauloises sur Martin confluées principalement dans la *Vita Martini* de Sulpice Sévère, si bien que pourtant il n'en a pu être le seul et directe intermédiaire: en tout cas l'identité du moine-évêque d'Illyrie Martin et du soldat-évêque gaulois Martin ne fut pas reconnue comme celle d'un personnage seul et unique: s'ensuit donc l'institution, à stricte proximité de calendrier (12 novembre), de la mémoire d'un

second St. Martin. Les hagiographes-liturgistes constantinopolitains s'efforcèrent alors de manipuler leur sources pour distinguer et séparer autant que possible les deux figures, en distribuant et en distinguant leur caractéristiques pour en atténuer autant que possible, sinon supprimer, les éléments d'inévitable ressemblance. La synopse des deux notices hagiographiques fournit bonne preuve du résultat global de cette opération, laquelle, même au prix de la fiction d'un grossier anachronisme, résulta en mesure d'accoler le proto-moine illyrien, défenseur de l'orthodoxie catholique contre les ariens, et enfin – en Italie – évêque exemplaire par amour de pauvreté, à un soldat romain du siècle II, rêveur et prophète, triomphant des barbares et enfin évêque guérisseur en «France».

*Synax. Const., 10 nov.*

**St. Martin 'illyrien']**

«Le même jour, mémoire de notre père saint Martin, évêque de Terracine.

Il était originaire de *Sabaria* de Pannonie et de famille distinguée; il était connu parmi les Illyriens comme un homme de grande autorité, se distinguant par dignité apostolique, mais il était menacé par ceux qui partageaient la doctrine d'Arius et souvent il fut battu en public; expulsé de ces régions il arriva ainsi à Milan, où il dut souffrir les mêmes outrages par l'évêque Auxence, qui était aussi un arien; il fut obligé donc d'abandonner Milan et rejoignit l'île de *Gallaria* (sic), pareille à un désert et inhabitée, sur la mer Tyrrhénienne, se contentant seulement de racines de plantes.

*Synax. Const., 12 nov.*

**St. Martin 'français']**

«Le souvenir aussi de notre père saint Martin le thaumaturge, évêque de France.

À l'époque de l'empereur Trajan il était à Rome au rang de comte. Placé par l'empereur à la tête d'une armée, il fut envoyé à la guerre contre les barbares, mais, ayant vu la multitude de l'ennemi, il fut naturellement saisi par la terreur. Cependant, après avoir repris courage à la suite d'une vision divine dans un rêve et avoir reçu la prédiction de la victoire sur ses ennemis, ayant engagée bataille avec eux, il les mit tous en fuite. Après avoir obtenu ainsi une très bonne réception par l'empereur, toutefois il ne cessa pas de rendre grâce au Roi du Ciel, parce qu'il lui avait accordé la victoire inattendue en échange seulement d'un petit acte de charité. En effet, avant d'engager bataille, ayant éprouvé de la compassion pour un mendiant qui pleurait sa misère, il avait déchiré le bord de son manteau et le lui avait donné. Il lui

Temps plus tard, on lui confia la tâche d'évêque de l'Église de Terracina.

Il resplendit d'un tel amour pour la pauvreté, qu'il donna tous ses biens aux pauvres, et puis, s'il était couvert d'un long manteau et il remarquait que quelqu'un autre frissonnait du froid, alors il coupait ce manteau de ses genoux jusqu'aux pieds pour en offrir au nécessiteux. Mais non seulement: un jour, après avoir vu un enterrement dans lequel un fanfaron, sous prétexte que le mort lui était débiteur de trois cents monnaies d'or, interdisait de l'enterrer, il le ressuscita; cependant, au menteur qui l'accusait, il ordonna de mourir à la place de celui-là. Ainsi donc, ayant passé cette vie d'une manière agréable à Dieu et parmi de tels miracles, il s'endormit dans la paix.

apparut alors dans un rêve le Seigneur à sa côté, qui lui disait: "Je serai avec toi pour te donner la victoire sur tes ennemis, car tu m'as nourri quand j'étais affamé et tu m'as vêtu quand j'étais nu".

Donc, en remerciant Dieu de tout cela, il se convertit à la vie des solitaires et, après avoir pratiqué l'ascétisme et s'être appliquée à l'Écriture Sainte pendant sept ans, il fut ordonné évêque de la ville de Constantine en Gaule. Par la grâce de Christ il opéra de grands miracles, ressuscita des morts, par sa prière réduit à mort un serpent de mer [comme Hilarion!] et, ayant transformé une colombe vivante en or afin de subvenir aux besoins d'un nécessiteux et de nouveau l'ayant puis remmenée à la condition précédente, après avoir accompli des merveilles encore plus grandes, dans la paix il laissa cette vie.

L'incapacité des hagiographes byzantins d'unifier les sources illyriennes et gauloises sur Martin (malgré même la charité commune du manteau...), ainsi que l'utilisation de détails et versions inédites des *Miracula* du Saint, semblent confirmer l'indépendance à l'égard des sources sulpiciennes de la biographie sozoménienne de Martin, ainsi que celle des deux biographies inter-composables qui furent ensuite élaborées pour le *Synaxaire* constantinopolitain.

Enfin, l'exclusion presque générale de Sozomène comme source valable pour l'histoire de Martin devrait donc apparaître peu généreuse. Il est probable que cette exclusion ait été provoquée par l'identification gauche de la ville 'turonique' (*civitas turonica*) gauloise avec la fameuse Terracina près de Rome et, à la fois, par la drôle partialité 'illyrienne' de ses notices, qui pouvait être jugée comme une désinformation tout court. Tout cela, cependant, a conspiré avec la négligence de l'historiographie à l'égard des données en provenance d'Aquilée, jusqu'à présent

largement ignorés dans la reconstruction d'une histoire des origines monastiques d'Europe.

Il est même vrai que, lorsqu'on a pensé d'établir pour la Gaule un contraste de genre archétypale entre la 'rude' culture monastique qui s'était répandue de Tours et le postérieur – disons-nous 'poli' (par référence à Gn 26,25 à 34, sur Esau et Jacob) – «monachisme du Rhône» (*Rhonemönchtum*, voir PRINZ, *Frühes Mönchtum im Frankenreich* ..., p. 89], organisé de façon exemplaire à Lérins et orné d'hommes lettrés comme Jean Cassien († c. 430/435), Friedrich Prinz a pu avancer l'impression que le monachisme de Tours avait tiré son caractère «d'ascétisme rudement dégrossi, confiant dans exhibitions charismatiques d'un pouvoir miraculeux», précisément – dit-il – du type du «soldat de Pannonie passé à moine-évêque», tel quel Martin avait été.

Mais c'était dommage que ce souvenir de Pannonie n'ait pas conduit à de conséquentes, nouvelles recherches sur la possible existence d'une culture pré-monastique 'pannonienne' (ou 'illyrienne', c'est-à-dire de la région missionnaire d'Aquilée, à laquelle Noricum et Pannonie appartenaient ...): car c'est bien de là que Martin a reçu son empreinte spirituelle spécifique et sa juvénile passion pour l'*ecclesia*, autant que pour les *monasteria*. Par ailleurs, Friedrich Prinz ne manquait pas de remarquer la nature italique de Venance Fortunat: en fait il appelait ce personnage, né tout près d'Aquilée, le «plus vieux poète médiéval de France»; d'autre côté, pareillement il admettait que «le Saint de Tours maintint des liens étroits avec la vie ecclésiastique, mais surtout monastique de l'Italie du Nord», car – souligne-t-il – précisément «son monachisme avait origine là-bas» (PRINZ, *Frühes Mönchtum im Frankenreich*..., p. 484 et 93). Remaniements récents de la vieille thèse, qui veut résoudre le problème des origines du monachisme martinien par le recours à des apports orientaux, frappent – à mon avis – très loin du but, malgré qu'on y ait déployé beaucoup d'érudition (voir A. E. J. GROTE, *Anachorese und Zönbium*..., Stuttgart 2001, p. 41-150).

Ce n'était pas un hasard si Sulpice Sévère en personne se félicitait du fait que sa *Vita Martini* avait été prestement diffusée «non seulement en Italie, mais aussi à travers l'Illyrie entière» (SULP. SEV. *Gallus*, 2 [3],17,4 : ... *primum illum nostrum libellum non per Italiam tantum, sed per totum etiam diffudit Illyricum*). Vecteur zélé de cette propagande éditoriale – peu de temps après étendue également au profit des *Dialogues* réunis sous le titre de *Gallus* à l'intégration de la *Vie* – était Paulin, compatriote de Sulpice, miraculé par Martin (voir SULP. SEV. *Vita Martini*, 19,3: *oculum ei Martinus penicillo*

*contigit pristinamque ei sanitatem, sublato omni dolore, ei restituit*) et enfin évêque de Nole, doué de relations intellectuelles et correspondances épistolaires les plus prestigieuses: imaginer que Rufin d'Aquilée, écrivain et théologien dont Sulpice lisait les œuvres et que Paulin estimait d'une façon distinguée dans sa correspondance, avait été rapidement informé de ces nouveautés de littérature ascétique, concernant aussi les régions illyriennes, avec lesquelles à Aquilée on se maintenait en communication étroite, ne pourrait que se rapprocher beaucoup de la vérité des faits.

Par ailleurs, un témoignage intéressant de la vénération de St. Martin dans la *Venetia* remonte à Venance Fortunat, lui aussi écrivain d'empreinte aquiléenne, né à *Duplavis* (Valdobbiadene), fils spirituel de Paulin I – le premier des évêques d'Aquilée à s'arroger le titre de patriarche – et son partisan dans la défense des Trois Chapitres, puis poète renommé en Gaule, et enfin évêque sur la chaire de saint Hilaire à Poitiers. C'est le récit – ensuite repris par Paul Diacre, lombard du Frioul – de la guérison des yeux que St. Martin lui avait accordé – comme déjà à Paulin de Nole – près de son icône dans une église de Ravenne, lors d'un séjour d'études, qui dura jusqu'à l'an 565. C'est encore Fortunat qui, en indiquant les étapes du voyage du libelle de son poème consacré à la vie de Martin, qu'il a envoyé en cadeau à sa patrie, laisse imaginer que la vénération du Saint s'y soit déjà bien affermie partout: *Iulium Carnicum* (Zuglio), *Osopum* (Osoppo), *Reunia* (Ragogna), les *castella* aux pieds des montagnes occidentales du Frioul, puis Aquilée, *Concordia*, Trévis, *Ceneta*, jusqu'à sa ville natale *Duplavis/Valdobbiadene*); finalement, avant la destination de Ravenne, l'étape pénultième, celle de Padoue:

«Si la route pour Padoue s'ouvre enfin devant toi, dirige-toi vers la ville / et ici, je t'en prie, embrasse le saint tombeau de la bienheureuse Justine, / dont les parois montre en figures les gestes de Martin [*Si Patavina tibi pateat via, pergis ad urbem: / huc sacra Iustinae, rogo, lambe sepulchra beatae / cuius habet paries Martini gesta figuris: VEN. FORT. Vita S. Martini, 4,672-674*]».

Pas étonnant, alors, que Fortunat, nouvellement établi en Gaule, ait rendu d'autres témoignages personnels sur l'extraordinaire vénération vouée à St. Martin dans sa patrie; par exemple, celui que Grégoire de Tours inclut immédiatement dans son premier livre des *Miracles de Saint Martin*, rédigé avant 573: «mais je n'omettrai non plus – affirme-t-il – les faits que je me souviens rapportés par l'un de ceux qui



partagent ma condition de serf, le prêtre Fortunat». On peut mieux apprécier le récit de Grégoire si l'on observe que, des *virtutes Martini* attribuées au témoignage de Fortunat, seulement la guérison de ses yeux a été personnellement racontée par le Poète [voir VEN. FORT. *Vita Martini*, IV 665 ss. = GREG. TUR. *Liber de virtutibus S. Martini*, I 15]. Par ailleurs il est également vraisemblable que les autres prodiges rapportés par Fortunat à Grégoire se soient déroulés dans la partie d'Italie que le poète reconnaissait comme sa patrie, c'est-à-dire la *Venetia*: donc, non seulement la guérison de son père doit être évidemment située à *Duplavis* [cfr. GREG. TUR. *Liber de virtutibus S. Martini*, I 16], mais même le château nommé *Tertium* peut être identifié sans trop de difficulté avec Terzo d'Aquileia, où une importante église dédiée à St. Martin subsiste depuis de temps immémoriaux. Grégoire rapporte ainsi le prodige:

«Le même [Fortunat] m'a raconté avec ces mots-ci: "Au sommet d'un château dans une région de l'Italie, connu sous le nom de *Tertium*, a été fondé un oratoire du bienheureux Martin. Et là, chaque fois que l'ennemi furtivement s'approchait de la tour voisine en livrant de nuit l'assaut par des incursions de barbares, quiconque parmi les sentinelles de garde dans la tour avait une lance ou une épée, ou bien dégainait son couteau ou son poignard, pendant une heure environ une lumière émanait de cette arme, comme si le fer avait été transformé en un cierge. Alors les gardes, avertis par ce signal prodigieux [...], pouvaient disperser par des jets de pierres les ennemis qui profitaient de l'obscurité". Fortunat, avec un juste jugement, estime que cela se passe grâce à l'aide de St. Martin, qui a toujours montré par sa proximité aux gens qui lui sont dévots une protection rapide et en temps opportun. Nous avons donc aussi appris de ce miracle de Fortunat» (GREG. TUR. *Liber de virtutibus S. Martini*, I 14).

Grégoire de Tours, saisi par les émouvants témoignages de Fortunat, n'hésita donc pas à en rapporter une opinion qui risquait de diminuer le prestige de la Gaule et de la ville de Tours, dont il était l'évêque:

«comme déclaré par le prêtre nommé ci-dessus, la gloire de Martin est vénérée dans les districts d'Italie avec de la ferveur beaucoup plus passionnée que – si l'on peut dire – dans le lieu où ses membres pieux sont enterrés: au point que ses fréquents miracles ni peuvent être recueillis dans un seul récit, car ils surviennent partout, ni, étant si nombreux, être tous enregistrées par écrit» [GREG. TUR. *Liber de virtutibus S. Martini*, I 16].

Il est alors tout à fait raisonnable de supposer que ce phénomène n'était pas du tout étranger à certains souvenirs liés à la naissance et aux nombreux séjours du Saint dans divers endroits des territoires illyriens, de la Vénétie et de la Ligurie, dont parfois le folklore en maintient en effet la vitalité. On voit qu'en Frioul, par exemple, survivent au moins 85 *tituli* martiniens: fréquence certainement comparable, quoique pas de manière synchrone, avec celle documentée pour le district de Milan, pareillement sensible à la mémoire de Martin, où à la fin du siècle XIII<sup>e</sup> il n'y avait pas moins de 132 églises et 15 autels dédiés au saint. Il convient également de supposer que, comme ailleurs, même en Frioul, le nombre de lieux de culte martiniens qui ont disparu au cours du mi XVI<sup>e</sup> - milieu XIX<sup>e</sup> siècle ne soit pas négligeable, lorsque la fortune du Saint fut en baisse. Cela résulte sûrement documenté pour l'Istrie, laquelle par ailleurs, avec au moins 8 titulations qui existent jusqu'à présent, était évidemment concernée par des liens étroits avec le Patriarcat d'Aquilée: 1 Momjan / Momiano, 2 Sv. Lovreč Pazinečki / S. Lorenzo del Pasenatico, 3 Tar, 4 Vrsar / Orsera, 5 Pula / Pola, 6 Ližnjan, 7 Beram, 8 Dolenja Vas, 9 Rijeka / Fiume ... [voir ANTONIJA ZARADIJA KIS, *La tradition de saint Martin en Croatie*, in *XVI<sup>e</sup> centenaire de la mort de Saint Martin. Colloque universitaire (22-25 octobre 1997)*, «Mémoires de la Société Archéologique de Touraine» 63 (1997) 273-275].

En tout cas, l'étude de quelques titulations martiniennes dans le territoire de l'ancien Patriarcat d'Aquilée concernant le Frioul (y compris le comté de Gorizia) et l'Istrie semble confirmer l'hypothèse d'une propagation de sa vénération par des lieux de culte à cet effet immédiatement après sa mort, déjà au cours du V<sup>e</sup> siècle: cela semble démontré, à la suite de récentes fouilles dirigées par Silvia Lusuardi Siena, pour l'église plebane de St. Martin à Rive d'Arcano près d'Udine, dont on peut admettre le maintien ininterrompu de la dédicace primitive. C'est d'ailleurs à la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle que, dans la ville même d'Aquilée, remontent les restes, découverts en 1898, d'«une somptueuse basilique [...] construite dans la localité aujourd'hui appelée 'la Beligna'»: «on peut supposer» – ainsi que Pio Paschini déjà écrivait – «qu'elle ait été érigée pour éliminer les derniers souvenirs d'un culte idolâtre [l'exauguration du lieu consacré au dieu celtique Bélène...] et il n'est pas impossible que dès lors il ait été consacré en l'honneur de saint Martin de Tours».

Cependant, la très récente enquête sur 52 sites archéologiques nord-italiens liés au culte martinien conduite par Silvia Lusuardi Siena avec Elena Spalla démontre que la plupart d'entre eux remonte aux V<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles, donc avant même l'arrivée des Lombards

[voir S. LUSUARDI SIENA, E. SPALLA, *I siti archeologici del Nord Italia legati al titulus Martini: alcune considerazioni*, «*Temporis signa. Archeologia della tarda antichità e del medioevo*» 6 (2011) 1-58].

Peut-on penser la même chose à l'égard de tant de lieux martiniens en Croatie, ainsi qu'en Hongrie et en Autriche? Rappelons-nous toujours que juste après 470 une épigramme de Sidoine Apollinaire constatait déjà que *Martini corpus totis venerabile terris* [SID. APOLL. *Ep.* IV 18]; pareillement un siècle plus tard Fortunat proclamait: *quo Christus habet nomen, Martinus honorem* [VEN. FORT. *Vita Martini*, 4,712], «partout où le nom du Christ s'étend, Martin reçoit honneur»...

**ALESSIO PERŠIČ**

(Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano – Italia)